



Sommaire du Numéro de Juin 1902.

Le Prêtre sanctifié par sa messe : (*suite*). — Le Vin de messe. — Réponses Liturgiques. — Sujet d'adoration : La Primauté du Sacré-Cœur de Jésus. — Les Modèles du Prêtre dans la célébration de la Ste Messe : Saint Vincent de Paul. — Variétés : Une messe aux Iles Gilbert. — Le Prêtre et le Très Saint Sacrement. — Nos défunts. — Recommandations aux Prières.

LE PRÊTRE SANCTIFIÉ PAR SA MESSE

SEPTIÈME MEDITATION

La séparation du monde, condition essentielle de la sainteté sacerdotale.

(*suite*)

III. LA FAMILLE.

Le monde se présente au prêtre sous une autre forme, celle de la famille, des affections, des intérêts, des affaires de famille, et le prêtre doit encore s'en tenir séparé, sinon par la haine, comme du monde pécheur, du moins par le détachement du cœur et l'indépendance de la vie.

Car, pour légitimes que soient les liens de la famille, le prêtre les a brisés pour s'enchaîner au service du Père qui est dans les cieux et pour adopter une famille spirituelle, dont la mission reçue de l'Église et l'amour

suraturel sont les seuls liens. Or, la famille naturelle ne renonce pas facilement à ses droits, même devant les droits supérieurs de Dieu ; elle a ses intérêts temporels, souvent contraires à l'intérêt éternel du prêtre ; elle a ses idées aussi et ses préjugés, en désaccord avec l'esprit de l'Évangile ; et l'amour de la chair et du sang poursuit d'autres visées que l'amour divin : c'est en cela que la famille est du monde et qu'elle en offre au prêtre les séductions, qu'elle lui en fait courir les dangers, et lui en fait aussi subir les usurpations.

Il est des cas où ses prétentions s'opposent aux devoirs formels du prêtre, soit envers Dieu à qui il appartient sans réserve, soit envers les âmes dont il a la charge, soit envers sa propre sanctification : c'est alors pour lui la nécessité de haïr la famille à l'égal du monde mauvais, agent du péché, et d'abriter cette haine, toujours douloureuse au cœur, sous le souvenir de ces paroles du divin Prêtre : "*Si quis venit ad me et non odit patrem suum et matrem et fratres et sorores, non potest meus esse discipulus.*" Mais en général il suffit au prêtre de préférer à l'amour des siens, légitimement gardé dans le fond du cœur, l'amour de Jésus-Christ, d'abandonner le foyer familial pour vivre au milieu de la famille spirituelle, de renoncer à servir les intérêts des proches, sinon dans la mesure où le permettent les intérêts des ouailles pleinement satisfaits, enfin de se tenir toujours libre de répondre à tout ce que peut demander de lui le souverain Seigneur qui l'a attaché à son service : car "celui-là n'est pas digne de lui, qui aime son père ou sa mère plus que lui."

Cette indépendance d'affection et de fait à l'égard de la famille est si nécessaire, qu'avant de la demander aux siens, le divin Modèle avait voulu la montrer dans le prêtre qu'il choisit comme sa figure la plus expressive et l'affirmer très clairement dans sa propre vie. — "Sans père et sans mère connus, sans généalogie et sans famille mentionnées dans l'Écriture, était apparu Melchisédech tenant dans ses mains le pain et le vin du sacrifice, et, dit saint Paul, il avait été en cela semblable à Jésus-Christ." Car, sans père dans sa nature humaine, sans mère dans sa nature divine, le Christ vierge n'eut d'enfants que ceux qu'il engendra selon l'esprit ; et

quant à la mère qui lui donna sa chair, au père qui la nourrit, s'il leur fut admirablement soumis tant qu'il vécut avec eux au foyer domestique, il affirma l'indépendance nécessaire de son sacerdoce pour le service de Dieu par cette retraite au temple faite à douze ans, sans en avoir demandé le congé à sa mère, dont il ne console les larmes inquiètes que par cette fière profession de servage à l'égard de son divin Père : "*Quid est quod me quaerebatis ? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse ?*" Et plus tard, dans sa vie apostolique, quand une voix de la foule lui fait entendre, avec une nuance de reproche, que sa mère et sa parenté sont dehors, attendant en vain d'être reçus par lui de préférence à ceux qui l'entretiennent dans la maison où il se tient, il en profite pour donner à tous les prêtres futurs ce grand enseignement, si capable de les encourager à vivre dans le sacrifice de la famille naturelle au profit de la surnaturelle : "*Quæ est mater mea et qui sunt fratres mei ? Et extendens manum in discipulos suos, dixit : Ecce mater mea et fratres mei ?*"

A cette famille d'adoption qu'enlacent autour de lui les seuls liens de la grâce, le prêtre se doit tout entier et avant tout : lui et ses affections, ses préoccupations, sa prière, son temps, ses soins, son dévouement et ses ressources. Il doit, selon le mot de saint Paul, "dépenser généreusement à son profit tout ce qu'il a et lui-même par-dessus tout le reste : *Ego autem libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.*" Il ne peut rien donner de tout cela à sa famille de chair, sinon après avoir assuré les besoins de sa famille spirituelle. S'il veut demeurer fidèle à cette obligation, maintenir cet ordre établi par Dieu même, qu'il soit résolu et ferme à sauvegarder son autorité et son indépendance, l'indépendance de son cœur et celle de son ministère, contre les entreprises de l'esprit de famille !

Participant à la passion de dominer qui caractérise le monde, cet esprit voudra peser au nom de l'autorité paternelle sur ses décisions et sur sa conduite. Que le prêtre ne se croie plus obligé d'obéir à ses parents : l'ordination l'a fait majeur et émancipé de la tutelle domestique. Il devra certes toujours aux auteurs de ses jours la reconnaissance pour leurs bontés, pour l'édu-

cation chrétienne qu'il en reçut et les sacrifices souvent héroïques qu'ils s'imposèrent pour lui laisser suivre sa vocation ; il leur prodiguera les marques d'un respect d'autant plus honorable qu'une religion plus profonde l'inspirera : mais il réservera son obéissance pour ses seuls supérieurs ecclésiastiques : sinon il abaisserait un pouvoir dont il n'est pas le maître et qui domine de haut tout pouvoir domestique.

Imbu de la recherche immodérée de son plaisir, qui est l'unique mobile du monde dans l'usage des créatures, l'esprit charnel de la famille poussera le prêtre à la poursuite du bien-être, à la jouissance de ses aises, au soin exagéré de sa santé, au repos, voire à la paresse ; il déconseillera le travail, le sacrifice, l'oubli de soi, les œuvres difficiles et les entreprises laborieuses ; tandis que l'esprit sacerdotal, s'inspirant de l'amour du Christ pour les âmes, le porte à se livrer pour elles sans compter, et, comme saint Paul, à "désirer saintement d'être victime pour leur salut, si c'est l'unique moyen de l'assurer : *Optabam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis.*"

Le monde, qui passe avec le temps, n'estime que les biens temporels, et la passion d'en posséder davantage est le but de toutes ses entreprises : de même l'esprit de famille songe-t-il par-dessus tout à accroître le patrimoine domestique. S'il pénètre jusqu'au prêtre, il s'efforcera d'orienter ses sollicitudes dans le même sens. Il le rendra intéressé sinon avare, timide à entreprendre des œuvres de zèle qui nécessitent des sacrifices d'argent, parcimonieux en l'aumône et peut-être dur au pauvre. Ses parents feront d'incessants appels à sa bourse, exploiteront son influence et ses relations pour s'établir et pour se pousser. Combien, s'il veut réagir contre ces visées et ces sollicitations qui lui rétréciraient et abaisseraient le cœur, il lui sera nécessaire de se souvenir qu'il est l'aumônier de la Providence auprès des pauvres de son troupeau ; qu'il doit au service de l'Eglise et des âmes tout ce qui dépasse son convenable entretien, et qu'il commettrait une injustice envers sa famille spirituelle si, à son détriment, il employait les ressources venues de son ministère pour aider la famille de la chair et du sang !

Que le prêtre garde donc avec un soin jaloux à l'égard

des siens la liberté qu'il a conquise le jour qu'il les quitta pour entrer par la sainte cléricature au service de Dieu. Il l'a achetée par trop de sacrifices où saigna son cœur, et elle lui est trop nécessaire pour la laisser reprendre par la famille, qui a subi plutôt qu'accepté la séparation du plus aimé de ses membres. Il n'a plus de foyer, ni d'intérêts sur cette terre, et Dieu l'avertit qu'il veut seul être toute sa part et tout son héritage : *Non habebitis partes inter eos ; ego pars et hæreditas vestra*. Qu'il bénéficie du moins des avantages de son sacrifice et demeure affranchi des embarras domestiques, des préoccupations, des soucis et des soins des parents à servir et à contenter, pour se donner tout entier, avec la liberté d'esprit nécessaire et avec ses forces intégrales, à cultiver, à faire valoir son noble héritage : Dieu et les âmes. Saint Paul rappelait à son disciple Timothée : " Que quiconque prend du service sous l'étendard de Dieu cesse de se mêler aux affaires du siècle pour ne point trouver empêchement de plaire à celui à qui il s'est voué ", et il adjurait ce jeune prêtre, ainsi affranchi, " de travailler et de combattre comme un bon soldat du Christ Jésus."

Voilà en résumé, en quoi consiste pour le prêtre le devoir de la séparation à l'égard de sa famille : se garder libre de ses affections, affranchi de ses embarras, indépendant de ses exigences, pour se donner sans réserve au service de Dieu et des âmes.

Mais quand il sera séparé du monde pécheur par la haine et du monde de la famille par l'indépendance, le monde le poursuivra encore dans sa famille spirituelle sous la forme de la femme, qui en compose la majeure, et d'ordinaire, la meilleure partie ; et le prêtre trouvera dans la femme le lacet jeté autour de ses pieds pour entraver la liberté de son essor vers Dieu, l'amorce pour le reconquérir, l'instrument le plus sûr pour le faire tomber. Un nouveau et très urgent devoir de la séparation s'impose à lui de ce chef, car l'on peut dire d'une manière à peu près certaine que le prêtre qui évite la femme ou qui sait la tenir à distance, aussi bien de son cœur que de ses relations, est le prêtre " saint, pur, intègre, vraiment à l'abri du péché " tandis que celui qui s'en laisse approcher facilement, davantage encore celui qui la recherche, fût-ce pour les meilleures raisons, ne se gardera pas long-

temps pur, ou du moins libre dans son cœur de la liberté surnaturelle que veut trouver l'Époux divin dans ceux qui lui ont voué un amour sans partage.

Voyons en quoi consiste et comment doit s'exercer la nécessité pour le prêtre de se tenir séparé de la femme, alors que son devoir de pasteur l'oblige pourtant à son service.

(à suivre.)

A. TESNIÈRE,

de la Cong. du T. S. Sacrement.

Le Vin de Messe (1)

Je me propose, dans une première partie, de mettre sous vos yeux les principes théologiques ; dans une seconde, de faire une courte excursion dans le domaine des faits pour faire pleine lumière sur cet important sujet.

Il n'y a pas lieu de faire grand étalage de science théologique ; nous n'avons qu'à nous rappeler ce que nous avons appris, ce que tout chrétien doit savoir : la nécessité d'une matière valide dans l'administration des sacrements. A son défaut le sacrement n'est point conféré ; il n'existe pas. Ainsi pour le baptême, si au lieu de se servir de l'eau naturelle qui est sa matière, on emploie l'eau de rose, le baptême est nul. De même dans l'Eucharistie, si au lieu de vin on verse dans le calice un autre liquide, le sacrifice n'a pas lieu et la Messe n'est pas dite.

On ne peut invoquer la bonne foi ; elle ne peut rien dans le cas présent. La matière valide est absolument nécessaire et rien ne la supplée.

C'est pour ce motif qu'on ne peut pas se contenter à son sujet de raison probable et même très probable. Il faut des motifs sérieux, des raisons solides : ceux que l'on exige pour la certitude morale.

(1) Rapport présenté par M. le chanoine Couran, au Congrès eucharistique de Lourdes. — Pour faire suite aux deux décrets publiés au No. dernier, nous plaçons ici une étude sur le vin de Messe. — Une autre sur le Pain eucharistique suivra à son tour.

Si l'on n'a pas cette certitude, on est coupable et de plus responsable au point de vue même de la justice, de telle sorte qu'un prêtre qui attacherait peu d'importance à l'achat de son vin de Messe et prendrait au premier venu un vin qui ne serait point matière valide commettrait d'abord un péché très grave et serait de plus obligé en conscience à réparer le tort fait à toutes les personnes qui lui auraient confié des honoraires de Messe.

Mais quel vin est matière valide du sacrifice de la Messe ?

Le vin de la vigne, *vinum de vite*, répond la théologie, c'est-à-dire le vin fait avec des raisins mûrs et qui a persévéré dans sa propre substance, dit Suarez : par conséquent un vin naturel, fait avec des raisins seuls, pur, sans mélange d'éléments étrangers qui l'altèrent.

A dessein j'évite les détails pour ne pas diminuer la force des principes. Ils sont tels que tous les auteurs s'accordent sur ces points importants.

Il faut donc, pour mettre sa conscience à l'abri sur ce point, à l'abri de la faute et de la responsabilité lorsqu'on achète le vin de Messe, avoir la certitude morale que le vin est naturel et pur.

Comment arriver à cette certitude morale ?

Est-ce par la chimie ? Non, Messieurs, le Cardinal de Malines le disait à ses prêtres dans une réunion synodale, et c'est très vrai. On est trop intelligent à notre époque, surtout lorsqu'il s'agit de ses propres affaires ; les négociants, surtout ceux qui fraudent, connaissent très bien les éléments que contiennent les vins et les proportions dans lesquelles ils s'y trouvent. La chimie intervient ; elle constate ce que son analyse a trouvé et sa déclaration n'est qu'une estampille de plus au profit de la fraude.

Quel moyen prendre ? Faire soi-même avec les raisins son propre vin ? Ce serait le meilleur, mais la chose n'est pas toujours facile ni même possible.

Il faut donc recourir à autrui. S'adresser à un propriétaire consciencieux qui fera lui-même le vin de Messe avec ses raisins ? Peut-être bien. J'opine que dans ce cas on peut avoir la certitude morale et mettre sa conscience à l'abri. Toutefois je fais une restriction. Je ne voudrais pas que votre propriétaire fût un propriétaire marchand de vins. Cette sorte de propriétaire succombe facilement

à faire avec du sucre un vin blanc de seconde cuvée. Si le débit augmente, il augmente comme de juste sa provision au fur et à mesure de ses besoins. On n'est pas sûr avec lui et la conscience ne peut écarter des doutes légitimes qui la troublent dans sa sécurité.

En réalité, comme l'a déclaré Son Éminence l'Archevêque de Malines à ses prêtres dans la réunion synodale dont je vous ai déjà parlé, on n'a qu'un moyen pour tranquilliser sa conscience et la mettre à couvert de toute responsabilité : s'adresser à une maison de confiance, autorisée par l'Ordinaire, et qui présente toute garantie.

Si vous le voulez bien, dans une seconde partie, nous ferons une petite excursion dans le domaine des faits. Ce ne sera peut-être pas sans intérêt ni même sans avantage.

Il y a longtemps que l'industrie humaine s'exerce dans la fabrication des vins. L'histoire grecque a conservé le nom d'un Canthare, célèbre dans les pratiques des mélanges les plus ingénieux ; il savait, au dire de ses contemporains, donner à l'eau des qualités vineuses auxquelles les amateurs les plus distingués se plaisaient à rendre hommage. Pline rapporte dans son *Histoire naturelle* (Livre XIX, chap. VIII) que les riches de son temps ne buvaient pas pur le fameux Salerne qu'on s'empres- sait de frelater dans la cave. Il ajoute qu'on se défiait de certains vins de la Gaule Narbonnaise où les vigneron- eux-mêmes avaient établi des fabriques de vins.

A plusieurs époques de l'ère chrétienne les évêques et même les conciles ont été obligés d'intervenir, tant la fraude était devenue générale.

De nos jours, c'est un fait acquis, tout le monde en convient, on est devenu maître passé dans l'art de travailler les vins. On les fait excellents et telle cave du Midi a la réputation, méritée d'ailleurs, reconnue par les vrais connaisseurs, de fabriquer des vins de Bordeaux aussi bons, aussi fins que ceux-là même que fournissent les clos les plus en renom.

Comment procède-t-on ? De plusieurs manières. Chaque maison a sa recette dont elle garde le secret. Ne vous méprenez pas sur les affirmations données de vive voix ou imprimées sur des prospectus. Tous les négociants assurent que leur vin est naturel, mais s'ils étaient francs

et que vous leur demandiez la signification de ce mot, ils vous répondraient comme nous le fit un des plus gros négociants d'une des villes les plus commerçantes du Midi, auquel me présentait un Père Dominicain, un de ses amis : " Nous appelons, nous, négociants, nos vins naturels, parce qu'ils sont faits avec des substances naturelles, avec la glucose par exemple et l'alcool allemand."

Evidemment le vin de commerce n'est pas un vin dont on puisse en conscience se servir pour le saint Sacrifice. Il n'est pas *vinum de vite*. Quelquefois il a pu l'être à son origine, mais il n'a pas persévéré en sa propre substance.

D'ordinaire ces gros négociants n'ont pas la spécialité des vins de Messe. Ils peuvent servir quelquefois quelques clients mal avisés ; mais la tromperie effrontée, en grand, répugnerait à leur caractère, d'ailleurs, d'ordinaire loyal et franc.

Mais les fournisseurs attitrés des vins de Messe, ceux qui mettent sur leurs circulaires de magnifiques en-têtes, de belles abbayes, de superbes églises, un beau calice, qui prennent les noms les plus séduisants, qui donnent même des sommes importantes pour les œuvres, pour les écoles catholiques, qui se recommandent de certains prêtres, ceux-là même ont bien souvent rompu avec la conscience et leur audace a grandi avec le succès. Ainsi, voulant me rendre compte un jour de la confiance que pouvait inspirer un de ces négociants, je suis arrivé à savoir que le prêtre dont il se recommandait était un prêtre taré mis hors cadre par son évêque à cause de son ivrognerie, qui habitait un pays éloigné, qui ne paraissait jamais à la cave alors que l'on prétendait faire tout sous sa surveillance.



Réponses Liturgiques

Doxologie. — Les fêtes de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge seulement ont droit à la Doxologie propre des hymnes des Petites Heures et des Complies. (S. R. C., N. 2682 ad 51.)

On ne dit la Doxologie propre à Complies que dans le cas où, à Vêpres, on fait au moins mémoire de cette fête. (S. R. C., N. 3241 ad 1.)

Cependant, lorsque par accident on ne fait pas mémoire de cette fête (par exemple si, le jeudi, on a récité l'office votif du Très Saint Sacrement et que, le lendemain, on célèbre une fête de la Passion), on dit *Jesu tibi sit gloria* à Complies et même aux Vêpres, si l'hymne n'a pas une Doxologie propre et est du même mètre.

Inclination. — Les diacre et sous-diacre ne sont pas tenus de se conformer au célébrant pour les signes de croix, les inclinations, ni lorsqu'il se frappe la poitrine à *Nobis quoque peccatoribus*, mais seulement à l'*Agnus Dei*.

Lorsque le Saint Sacrement est exposé, on ne fait aucune révérence au chœur, ni même à l'évêque, excepté lorsqu'on doit encenser les personnes, porter la paix ou faire une cérémonie quelconque, v. g. lorsqu'on porte une antienne. A Rome, même en passant devant le Souverain Pontife, on ne fait pas dans ce cas d'inclination. *Nemini debetur reverentia*, disent les Décrets.

Messe. — **Q.** *Le prêtre doit-il faire le signe de la croix à la fin des prières après la messe (3 Ave, Salve ? etc.)*

R. Plusieurs prêtres le font ; la plupart ne le font pas. — Il n'y a là dessus aucune règle positive. Mais il nous semble qu'on ne doit pas le faire, car en ces cas la règle générale est celle-ci, donnée souvent par Rome. "*Stetur Rubricis.*" Or les rubriques se taisent sur ce signe de croix final ; il n'y a donc aucune raison de le faire.



SUJETS D'ADORATION

A l'usage des Prêtres-Adorateurs.

N^o 56

Pour les premiers vendredis

La Primauté du Sacré-Cœur

Sujet. — L'apôtre saint Paul fait de la Primauté universelle, que possède à tous les titres Jésus-Christ et qui doit lui être reconnue par le culte de la terre et des cieux, ce magnifique tableau : " Rendons grâces à Dieu le Père qui nous a arrachés à l'empire des ténèbres et nous a transférés dans le royaume de lumière et d'amour, de son Fils, lequel nous a rachetés de nos péchés par son sang. Il est l'image du Dieu invisible, né avant que rien fût créé ; tout a été créé par lui et en lui, au ciel et sur la terre ; il est avant toute créature, et aucune créature n'existe que portée par lui. Principe de tous les vivants, premier-né d'entre les morts, il est la tête du corps de l'Eglise ; il faut qu'il occupe partout la première place : *Ut sit in omnibus ipse primatum tenens* ; car il a plu à Dieu que toute plénitude habite en lui : *Quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare.* (Colos., 1, 14-18.)

Ce que saint Paul dit du Christ, nous le disons de son Cœur, déifié personnellement par l'union hypostatique et symbole de la vie, de l'amour, des souffrances et des dons de Jésus. Toute primauté lui appartient de droit ; il doit donc, en fait, occuper partout la première place, parce qu'il a plu à Dieu que toute plénitude divine comme toute plénitude humaine réside en lui en toute perfection.

— Adoration —

Au Cœur du Fils de Dieu fait homme appartient la Primauté d'être et de vie, de dignité et d'excellence ; nous lui devons donc décerner la place dans notre amour, dans notre culte et dans notre vie.

ANNALES DE L'ASSOCIATION

Dans l'adorable composé du Verbe incarné le Cœur sacré de Jésus occupe la primauté, parce que son Cœur, au moins comme symbole, est le sanctuaire où réside sa divinité ; — le principe de sa vie divine et humaine ; — le foyer de tous ses amours divins et humains ; — la source de toutes ses vertus et de toute sa sainteté ; — la force sublime qui lui a fait embrasser et supporter toutes les souffrances et la mort même de sa sainte Passion ; — le trésor de tous les dons de la grâce et du don vivant de lui-même dans l'Eucharistie ; — la cause enfin de sa gloire, centre éternel de la gloire des élus. Le Cœur de Jésus est l'amour de Jésus : l'amour n'est-il pas la chose la plus excellente en elle-même : *Deus charitas est*, et la cause de tout ce qui est bon : *Charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans ?* C'est pour cela que le P. Eymard écrivait : " Le Cœur eucharistique de Jésus-Christ est la fin de l'Incarnation, de la rédemption et de l'Eucharistie elle-même, parce qu'il est la consommation de l'amour. "

Que le Sacré-Cœur occupe donc la première place aussi dans notre amour, dans notre culte, dans notre vie. — Dans notre amour, l'estimant par-dessus toute chose et le préférant à tout ; lui faisant dans notre cœur une place absolument réservée, qu'il occupe sans partage ; pratiquant à son égard le plus parfaitement possible le premier des commandements, et " l'aimant de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre volonté et de toutes nos forces. " — Dans notre culte : de telle sorte que toute notre religion, toutes nos dévotions, envers Marie, envers la Passion, même la dévotion envers l'Eucharistie, se terminent au Cœur adorable qui nous a donné sa Mère, son Sang, et qui ne cesse de nous donner son Sacrement. — Dans notre vie : de telle sorte qu'il possède, inspire, conduise, corrige et sanctifie toute notre vie intérieure et extérieure ; que nous fassions profession de dépendre de lui en tout et de ne rien faire que pour le servir et lui plaire ; de lui être voués et consacrés, livrés et immolés sans retour volontaire : voilà l'adoration que réclame pour le Sacré-Cœur la primauté de son unique excellence, de sa dignité souveraine, de sa suprême autorité. — C'est ainsi qu'il régnera sur nous. Or, " le Sacré-Cœur veut établir son règne, dit la Bienheureuse ; et il m'a dit : Je régnerai ! Je régnerai malgré Satan et tous ceux que Satan suscitera à s'y opposer ; Satan demeurera confus avec ses adhérents ! — L'adorable Cœur de Jésus veut établir dans tous les cœurs le règne de son pur amour, en proposant aux chrétiens, en ces derniers siècles, l'objet et le moyen les plus propres pour les engager à l'aimer et à l'aimer solidement. C'est ce qu'il a fait entendre à son indigne esclave. Que tout fléchisse donc devant lui ! Que tout soit soumis, que tout obéisse à son divin amour ! C'est là le plus pressant désir que m'a donné cet adorable Cœur ! "

DES PRÊTRES-ADORATEURS

— Action de grâces —

Le Sacré-Cœur possède et exerce la Primauté de l'amour et de la bonté : — il veut tenir la première place dans notre reconnaissance.

La créature n'ayant aucun droit à exercer sur Dieu, aucune dette à revendiquer de sa part, il est bien évident que tous les dons, tous les bienfaits de la nature, de la grâce et de la gloire, jaillissent du très spontané, très libre et très gratuit amour de Dieu. — Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils ; le Fils a tant aimé les hommes qu'il s'est livré à la mort pour les racheter ; il a tant aimé les siens qui restaient ici-bas qu'il les a aimés jusqu'au terme suprême de l'amour, en se faisant leur indéfectible aliment ; et il les aimera tant un jour qu'il se donnera à eux sans mesure et sans fin, dans la communication de sa gloire et de sa béatitude : *Propter nimiam suam caritatem, qua dilexit nos !* — Comment tous les biens, tous les dons, toutes les prévenances, toutes les lumières, tous les secours, tous les soutiens, tous les pardons, toutes les consolations, tous les relèvements, toutes les victoires, toutes les espérances, toutes les tendresses, toutes les joies, ne nous seraient-ils pas venus avec le don de lui-même, si généreusement fait, si abondamment multiplié : *Omnia bona mihi venerunt cum illa ?* — Mais cet amour éternel de Dieu qui nous livre le Verbe à Bethléhem, cet amour du Verbe incarné qui nous donne le Christ au Calvaire et à l'autel, avec tous ses dons, c'est le Sacré-Cœur. Aussi disait-il, avec une débordante tendresse, en le révélant au monde moderne : "Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour !" Tout bien nous vient donc de lui, et c'est en cela qu'il exerce la Primauté de l'amour et de la bonté.

En retour, il veut occuper la première place dans notre amour reconnaissant. Il faut pour cela que toute la reconnaissance de nos cœurs monte sans cesse vers lui ; que tous les bienfaits dont nous jouissons soient occasion de lui crier notre gratitude : la vie, la santé, les biens temporels, la vocation chrétienne, la grâce, la préservation du mal, la victoire sur la tentation, le pardon de nos fautes, la foi, l'amour, les actes de chaque vertu et le succès de nos œuvres ; la Messe, la Communion, la grande protection de la présence permanente de Jésus au tabernacle ; l'assistance constante de nos anges gardiens, l'amour maternel de Marie notre Mère, la vigilance dévouée de la sainte Eglise : il faut que, de tous ces bienfaits, notre cœur s'élançe vers lui et nous livre à lui dans une reconnaissance humble, fidèle, sans bornes voulues, jamais satisfaite et cherchant toujours à se témoigner davantage : qui nous amène à nous abandonner en une confiance aveugle à sa conduite toujours bienveillante, toujours bonne, quoi qu'elle per-

ANNALES DE L'ASSOCIATION

mette de nous. — “ Jésus-Christ m'a fait connaître, disait sa bienheureuse Confidente, qu'il voulait, par la solide dévotion envers son divin Cœur, se faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis et d'enfants parfaitement reconnaissants.” Et elle ajoutait : “ Il est visible qu'il n'est personne au monde qui ne ressentît toutes sortes de secours du Ciel, s'il avait pour Jésus-Christ un amour reconnaissant, tel que celui qu'on lui témoigne par la dévotion à son Sacré-Cœur.”

— Réparation —

Le Sacré-Cœur revendique la Primauté de la souffrance endurée pour la rédemption de péché ; — cette terrible prérogative lui donne droit à posséder la première place dans la compassion de nos cœurs et dans l'œuvre de la destruction de nos péchés.

Alors que, malgré tous les péchés des hommes et le malheur universel et irréparable dont le monde en souffrait, le Fils de Dieu jouissait de la plénitude inaltérable de son bonheur dans le sein du Père, son amour pour nous l'a poussé à prendre sur lui la responsabilité de toutes nos fautes et à en affronter le châtement rigoureux. S'étant mis pour cela dans la condition passible et mortelle de l'homme condamné par ses péchés à la souffrance et à la mort, il a attiré sur lui tous nos péchés et les a portés sur ses épaules jusqu'à la croix pour en laver la souillure dans son sang et en détruire la coulpe par sa mort. Toutes les humiliations et toutes les ignominies, toutes les douleurs de l'esprit et du cœur, toutes les souffrances et toutes les plaies qui déchirent le corps, il les a appelées à lui, il les a embrassées, il s'y est livré, il en a été broyé, dévoré et consumé. Il a souffert à lui seul plus que tous les hommes de tous les temps ensemble ; il a souffert les plus grandes douleurs possible ; il les a endurées sans aucun adoucissement, dans toute leur horreur et toute leur acuité ; il les a souffertes librement, volontairement ; il les a sanctifiées et fécondées par des vertus parfaites et par des mérites infinis ; il y a mis surtout son amour, tout son amour pour son Père à venger et à satisfaire, tout son amour pour les hommes à sauver. Et son Cœur, ouvert sur la croix, toujours ouvert sur l'autel, premier inspirateur de ce dessein, instrument principal de cette œuvre, proclame sa Primauté dans la souffrance rédemptrice : “ Venez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne ! ” *Virum dolorum* : il a été l'homme, l'homme unique des douleurs ; éprouvant en réalité toute douleur : *scientem infirmitatem* ; mais le seul qui ait su rendre la douleur sainte, vivifiante, victorieuse et glorieuse ; le seul réparateur de la gloire de Dieu, le seul rédempteur de tous les hommes : *Si posuerit pro peccato animam suam videbit semen longævum !*

DES PRÊTRES-ADORATEURS

Aussi réclame-t-il à bon droit la première place dans l'amour compatissant de nos cœurs, la première place dans la contrition et dans la pénitence que nous devons concevoir de nos péchés, dans la haine et dans la destruction dont nous devons poursuivre le péché. N'a-t-il pas droit, lui qui par pur amour pour nous a souffert pour nous rendre à la vie de la grâce plus que nos mères pour nous enfanter, de voir nos cœurs consacrer à lui compatir et à le consoler tout ce qu'ils ont de tendresse et de pitié? — Il réclame, il cherche, il implore cette pitié consolatrice de ceux qu'il a rachetés: "*Consolantem me quæsi, et qui mecum simul consolaretur, et non fuit!*" — "Toi du moins, disait-il à la Bienheureuse, efforce-toi de me consoler, en usant envers moi de quelque retour!" — "Pleurons sur lui comme sur l'être le plus aimé et le plus malheureux, l'unique bien-aimé." — Puis armons-nous contre le péché par amour pour lui, qui en fut l'innocente victime. Nous ne concevrons de vraie contrition, de haine généreuse et victorieuse du mal qu'autant que nous verrons dans le péché l'auteur de toutes les douleurs et de la mort du Juste par excellence et que nous comprendrons que la malice du péché est grande comme la Passion de Jésus, c'est-à-dire infinie! Alors nous le poursuivrons à mort, en nous et dans les âmes, partout où il fait ses ravages, crucifiant à toute heure, avec plus de haine encore, s'il est possible, qu'au Calvaire, son innocente victime. — Jésus disait, en révélant l'abîme de ses insondables amertumes: "Ce que je souffre de leurs ingratitude m'est plus sensible que tout ce que j'ai enduré dans ma Passion!" Et à la Bienheureuse il demandait "si je ne voudrais pas lui tenir compagnie sur la croix; que je devais gémir, pleurer sans cesse avec lui pour obtenir miséricorde afin que les péchés n'arrivassent pas à leur comble et que Dieu pardonnât aux pécheurs en faveur de l'amour qu'il porte à cet aimable Cœur." Et la généreuse fille lui répondait: "O mon Sauveur, déchargez sur moi toute votre colère et m'effacez du Livre de vie, plutôt que de perdre ces âmes qui vous ont coûté si cher!" — Voilà comment en réalité l'on donne au Sacré-Cœur la première place, qu'il mérite si bien, dans l'amour réparateur.

— La Prière —

La prière suppose deux choses essentielles: la bonté libérale de Dieu, de qui seule peuvent advenir à la créature tous les genres de bienfaits nécessaires à lui procurer le bien infini, qui est le bonheur éternel; et la puissance d'intercession, qui touche la bonté et l'incline effectivement à accorder ses dons. — Le Sacré-Cœur possède et exerce ici encore une double Primauté: celle de la bonté bienfaisante et celle de la médiation toute-puissante.

Cœur de Dieu, bonté subsistante et bien total, il est l'océan de tous les biens créés, découlant de sa bonté incréée. — C'est "du

trésor de son Cœur ” infiniment bon qu’il fait sortir, sans l’épuiser jamais, “ tous les biens, les anciens et les nouveaux.” Il met sa gloire à être magnifique et prodigue, s’il est prié par nous avec confiance. “ Vous ne m’avez jamais rien demandé encore : demandez donc, et vous recevrez ; car en vérité, je vous le dis, si vous demeurez en moi — si vous persévérez à prier dans mon amour, — quoi que vous demandiez, il vous sera fait ! ” — Cœur d’homme défié, il est le Cœur infiniment pur et aimant, toujours agréé, toujours écouté ; il est le Cœur qui a payé de son sang tous les biens qu’il veut obtenir en faveur des hommes rachetés dont il est le chef. — Cœur d’homme victorieux, il a reçu au titre nouveau de sa conquête la totale possession et l’entière dispensation de tous les biens en faveur des hommes devenus les sujets du plus bien-faisant des rois. — A tous ces titres, il est le Médiateur parfait, tout-puissant, l’unique médiateur de droit par lequel l’homme est sûr de faire entendre et agréer sa prière.

C’est pourquoi il veut posséder la première place dans notre confiance, dans nos espérances, dans nos prières. C’est à lui, par-dessus tous les autres médiateurs, pour puissants et bienveillants qu’ils soient, qu’il faut adresser nos requêtes, vers lui qu’il faut élever nos yeux et tendre nos mains ; à lui qu’il faut découvrir l’horreur et la douleur de nos besoins, de nos misères, de nos plaies, quelque profondes qu’elles soient et inguérissables qu’elles paraissent.

Et c’est par lui, par sa médiation de Prêtre universel et éternel, par son infatigable plaidoyer d’Avocat tous-puissant, qu’il faut faire passer toutes nos prières et présenter toutes nos requêtes. Si nous doutons, si nous hésitons dans notre espérance, il n’a plus dans nos cœurs la primauté, la première place qu’il doit toujours occuper, incontestée et incontestable. “ C’est par lui, Seigneur, que vous créez, que vous sanctifiez, que vous fécondez de vos bénédictions, et que vous nous accordez tous les biens : *Per quem hæc omnia semper bona creas, sanctificas, vivificas, benedixis et præstas nobis !* ” — C’est le Cœur du “ Prêtre miséricordieux, compatissant à tous nos besoins parce qu’il les a éprouvés ; du Prêtre fidèle, chargé de tous nos intérêts ; du Prêtre éternel dans l’oblation de son sacrifice, qui est monté en notre nom devant la face de Dieu et inter pelle sans cesse pour nous ! ”

Allons donc, appuyés sur les Saints et sur la Reine des saints, droit au Sacré-Cœur ; prions-le et prions par lui, toujours, en tout, pour tout ; pour nous et pour nos frères, pour le monde entier, pour le monde des vivants et pour celui des morts ; il en a la charge, et il suffit à tout. — “ Mon divin Cœur est si rempli d’amour pour les hommes que, ne le pouvant plus contenir, il faut qu’il le répande en ces derniers temps pour les tirer de l’abîme de la perdition, ” disait-il lors de ses miséricordieuses Révélations. Et

DES PRÊTRES-ADORATEURS

la confidente de son Cœur ajoute : “ Notre-Seigneur m’a donné à connaître que son Cœur est le Saint des saints, le Saint d’amour ; qu’il veut qu’il soit connu à présent pour être le Médiateur entre Dieu et les hommes, car il est tout-puissant pour faire leur paix, en détournant les châtimens que nos péchés ont attirés et pour nous obtenir miséricorde ! ”

Est ante omnes, ipse caput..., qui est principium... primogenitus :
O Cœur Sacré, que j’adore dans votre présence si cachée et pourtant si vivante et si aimante sous les voiles du Sacrement, vous êtes avant tout, au-dessus de tous, le chef et le principe et le premier-né de tous les cœurs ! — A vous donc dans mon cœur, dans tous les cœurs, la première place, l’unique primauté, reconnue, aimée, adorée, obéie, remerciée, restaurée toujours et à jamais priée : *Ut sit ipse in omnibus primatum tenens !*

A. T.

Prière au Sacré Cœur de Jésus

O Cœur adorable de mon divin Rédempteur, source féconde de toutes grâces, roi de tous les cœurs, je vous adore en ce Sacrement auguste où vous êtes présent et vivant pour l’amour de moi ; je vous consacre aujourd’hui mon cœur avec tous ses mouvemens, et le dévoue entièrement à votre service. Venez donc y régner, ô mon Dieu, venez y commander en souverain, bannissez-en tout ce qui vous déplaît. redressez ses inclinations, corrigez ses dérèglemens, purifiez ses intentions, imprimez en lui l’amour de vos saintes lois. Faites que la douceur, la patience, l’humilité, le mépris et le détachement des biens de la terre et toutes les vertus qui ont fait vos délices, fassent aussi les délices de mon cœur.

Soyez son guide dans les routes dangereuses de ce monde, son consolateur dans ses misères, son asile dans les persécutions et son défenseur contre les portes de l’enfer. Mais surtout je vous conjure, par le sang précieux que vous avez répandu pour moi, d’embraser au plus tôt mon cœur de ce feu sacré que vous avez apporté sur la terre. J’ai tout à craindre de sa fragilité ; mais je mets en vous toute ma confiance, et j’espère tout de votre bonté.

Consume donc en moi tout ce qui vous déplaît ; éloignez de moi tout ce qui peut vous résister ; imprimez si avant votre amour dans mon cœur que jamais je ne puisse vous offenser ni vous oublier, ni être séparé de vous.

Que mon nom soit écrit dans votre Cœur, et que mon cœur soit semblable au vôtre, afin qu’en vous et par vous il aime éternellement le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Ainsi soit-il.

LES MODELES DU PRETRE

dans la célébration de la Sainte Messe

SAINT VINCENT DE PAUL.

(1576-1660)

Si heureux qu'il fût d'arriver au sacerdoce et de pouvoir monter à l'autel, saint Vincent de Paul n'eut pas la hardiesse de célébrer en public sa première Messe. Son humilité et sa dévotion le portèrent à la dire dans une chapelle écartée, sans aucun appareil, avec l'assistance d'un simple clerc et d'un servent. Mais dès lors il se fit une règle d'offrir chaque matin le divin Sacrifice ; il n'y manquait jamais, sauf les trois jours de la retraite annuelle, où il est d'usage en sa compagnie de s'en abstenir. Il s'y disposait chaque fois par une préparation spéciale, lors même qu'il ne faisait que de sortir de l'oraison, et deux fois la semaine par la confession.

A l'autel, on croyait voir en lui un autre Jésus-Christ, victime et sanctificateur tout ensemble. Victime, il se prosternait et s'anéantissait devant la Majesté divine. C'était en criminel condamné à mort qu'il récitait le *Confiteor*, le *Domine, non sum dignus*, toutes les paroles qui expriment l'humilité ou la contrition, comme *In spiritu humilitatis* et *Nobis quoque peccatoribus*. Ces derniers mots surtout le touchaient si profondément, qu'écrivant à un prêtre, il lui dit : " Quand vous serez à *Nobis quoque peccatoribus*, souvenez-vous du plus grand pécheur qu'il y ait au monde." Sacrificateur, il était digne, grave, majestueux, comme le Sauveur ; mais en même temps plein de bonté, de douceur, de sérénité. C'est avec ces sentiments peints sur son visage et dans son attitude, qu'il se tournait vers le peuple ; et au ton de sa voix, à la manière dont il étendait les bras et ouvrait les mains, on voyait qu'il aurait voulu, comme d'un nouveau Calvaire, embrasser le monde entier dans la charité de Jésus-Christ.

Il récitait les prières et faisait les cérémonies sans lenteur ni précipitation, de manière à atteindre la demi-heure sans la dépasser. Il prononçait toutes les paroles d'une voix médiocre, distincte et pieuse, et l'on compre-

nait à son ton que le cœur était chez lui d'accord avec les lèvres. Son attention et son respect redoublaient d'une manière sensible à la lecture du saint Évangile. S'il rencontrait une parole de Notre-Seigneur, il la récitait d'un ton de voix plus posé et plus affectueux. A ces mots surtout : *Amen, Amen, dico vobis*, il se recueillait, comme frappé de cette double affirmation, et il lisait les paroles suivantes, lentement, avec foi et respect, pour les bien goûter dans son cœur. Tous les assistants étaient édifiés, et souvent on a entendu des personnes qui ne le connaissaient pas, se dire les unes aux autres : " Mon Dieu, que ce prêtre dit bien la Messe ! Il faut que ce soit un saint homme. "

Sa messe dite, il en entendait une autre, et souvent il la servait. C'est une règle qu'il s'était imposée et à laquelle il ne manquait jamais. Il était accablé d'affaires ; il avait quatre-vingts ans ; il ne pouvait plus marcher sans bâton, ni se mettre à genoux qu'à grand'peine ; n'importe : le vénérable supérieur, avec la simplicité d'un jeune clerc, et avec plus de respect et de dévotion encore, servait à l'autel le moindre de ses prêtres.

Saint Vincent de Paul attachait une grande importance à bien faire les cérémonies, à s'en acquitter avec exactitude, religion et piété. " Les cérémonies ne sont qu'une ombre, disait-il ; mais c'est l'ombre des plus grandes choses. On n'y saurait apporter trop d'application et de respect. " Quand il fléchissait le genou à la Messe ou au pied de l'autel, on eût dit qu'il voulait s'abaisser jusqu'au centre de la terre. Dans sa vieillesse, quand il lui fut impossible de donner à ses genuflexions la mesure prescrite, ce fut pour lui une privation cruelle qu'il attribua à ses péchés ; il demandait pardon à la communauté de cette irrégularité, avec prière de n'en pas prendre scandale.

Il avait du reste pour le saint Sacrement la même religion que pour le divin Sacrifice. On le voyait devant le tabernacle prosterné à deux genoux, dans une attitude si humble, avec une foi si vive qu'on eût cru qu'il voyait Jésus-Christ de ses yeux. C'est là qu'il aimait à venir adorer, consulter et prier le divin Maître. C'est là, derrière le maître-autel, qu'il venait ouvrir et lire à genoux les lettres qui devaient lui donner des nouvelles

importantes ou des réponses décisives. Une autre de ses pratiques était de ne jamais sortir de la maison sans s'être prosterné auparavant devant le saint Sacrement et lui avoir demandé sa bénédiction. Au retour, il venait de même s'agenouiller devant le Tabernacle, comme pour rendre compte au divin Maître de la mission qu'il avait remplie, et lui demander pardon des fautes qu'il avait pu faire.

❖ VARIETES ❖

Une Messe aux Hles Gilbert.



Voici un épisode charmant de la vie apostolique du R. P. Bontemps, de la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur, mort il y a deux ans.

Il s'agissait d'aller fonder une Station dans l'île de *Makin*. *Makin* est la perle du groupe des *Gilbert*. Les protestants l'avaient bien deviné, aussi s'y étaient-ils installés depuis trente à quarante ans. Quelques semaines avant de s'embarquer, le P. Bontemps avait écrit une très jolie lettre à Sa Majesté le roi pour le prévenir de son arrivée et le disposer à embrasser la sainte religion qu'il allait bientôt lui prêcher. Le roi fut très surpris de recevoir une telle lettre, et, n'y comprenant rien, il la montra à ses ministres protestants. Ceux-ci furent tous d'accord à dire qu'il fallait s'opposer à l'établissement de la religion catholique. Le principal d'entre eux tint ce langage au roi : " Vous ne connaissez donc pas les catholiques ? Ce sont nos ennemis. Ils vont mettre le trouble et la révolution parmi vos sujets. Donc vous devez leur fermer l'entrée de votre île ; vous ne pouvez pas les accepter sans nous faire une grossière injure. Aujourd'hui vous portez des habits, des souliers, des chapeaux ; à qui le devez-vous ? qui donc vous a civilisés ? Sans nous, vous seriez encore sauvages. Vous avez de magnifiques bibles ; qui vous les a vendues ? C'est donc bien à nous que vous

devez toutes vos obligations. ” Le roi était gagné ; il donna sa parole d'honneur qu'il ne changerait pas de religion et qu'il repousserait tout autre missionnaire. De plus, il donna immédiatement l'ordre à tout ses sujets de se construire des temples dans leurs districts respectifs. Il menaça de peines sévères celui qui aurait la témérité de se prononcer en faveur de la religion catholique, disant qu'il ne le regarderait plus ni comme son enfant ni comme son sujet, mais qu'il le bannirait de son île.

Telles furent les circonstances dans lesquelles le P. Bontemps arriva.

Pensant que sa lettre avait produit son effet dans le sens qu'il espérait, il se présenta tout joyeux devant Sa Majesté royale. Mais combien il fut déçu dans son attente en trouvant le roi pensif, morne et silencieux ! “ Oui, Monsieur, j'ai reçu votre lettre, dit le roi. Mais vous arrivez trop tard, j'ai donné ma parole au ministre protestant. Nous lui avons tous promis, mes sujets et moi, de ne jamais changer de religion. D'ailleurs, ils viennent de se construire des églises dans tous leurs principaux villages. Vous ne pouvez donc pas rester ici ; nous vous prions d'aller chercher fortune ailleurs. ” Le Révérend Père fut un moment déconcerté. Mais, il faut que l'âme du Missionnaire soit forte et supérieure à toutes les épreuves et à tous les contre-temps. Tel le rocher, battu par la tempête, disparaît un instant sous les vagues houleuses de la mer, pour reparaître ensuite avec plus d'éclat et de majesté. Tel doit être le Missionnaire et tel était notre héros. Avant de répondre, il leva les yeux au ciel, comme pour implorer celle qu'il aimait à appeler son étoile : *Maris stella*. Et cette fois comme toujours la réponse ne se fit pas attendre. La sérénité revenue dans son âme et sur son visage, il parla ainsi au roi : “ Puisque vous ne voulez pas que je reste chez vous comme Missionnaire, laissez-moi au moins m'établir comme simple étranger. ” Le roi, qui désirait voir sa ville s'agrandir et prendre de l'importance, s'empessa d'accepter la proposition. Le Père n'en voulait pas davantage. Son but était atteint.

Au sortir de chez le roi, il se rend chez les commerçants européens et américains. Ceux-ci, croyant avoir trouvé l'occasion de faire du commerce, s'empressent de

présenter tous leurs hommages au Révérend Père, et mettent leur magasin à sa disposition. " Si vous voulez que nous fassions des affaires, dit le Révérend Père, promettez-moi bien de m'appuyer ; car le roi est contre moi. Je veux que dans quelques jours vous m'ayez construit en planches une maison et une petite chapelle. " Immédiatement on se mit à l'œuvre avec la plus grande ardeur.

Lorsque le travail fut achevé, le Père alla trouver les Blancs et leur dit : " Dimanche prochain je vais bénir la chapelle. Je désire que vous veniez tous assister à la bénédiction. " On invita également le roi qui, flatté de se trouver en la compagnie des Européens, et attiré par la perspective du dîner qui devait suivre, s'empressa d'accepter.

Le dimanche, la chapelle ne se trouva pas assez grande pour contenir la foule. Tous les Européens sont là, en grande tenue, aux places d'honneur, avec toute leur famille, ainsi que le roi avec une partie de sa suite. La cérémonie se passa assez bien. Le Révérend Père prêcha en anglais et en gilbertin. Bref, au dîner on voulut faire parler le roi ; il commença par complimenter les Blancs sur leur travail et ajouta naïvement : " Moi aussi, j'ai six temples à bénir, et la semaine prochaine je procéderai à leur bénédiction. " Alors, le P. Bontemps, profitant de l'occasion, lui dit : " Très bien, très bien ; je n'ai encore pas visité votre île ; si vous voulez, je vous accompagnerai et j'assisterai également à vos bénédictions comme vous avez fait pour moi. " Les Blancs ne manquèrent pas d'appuyer fortement la parole du Père, et le roi fut obligé de se rendre à son désir.

Au jour convenu, le Révérend Père monte sur un des bateaux du roi, et arrive en même temps que Sa Majesté. Tous les protestants, leurs ministres en tête, s'étaient portés au-devant du roi, pour lui souhaiter la bienvenue. Mais quelle ne fut pas leur surprise de le voir accompagné du Missionnaire catholique ! On le prit à part et on lui dit : " Comment ! vous nous amenez le Pape ! Ne savez-vous pas que c'est notre ennemi ? Et pourquoi l'avez-vous invité ? — Ce n'est pas moi qui l'ai invité, mes chers amis, répondit-il en soupirant. C'est lui-même qui s'est invité. — Au moins ne le laissez pas assister à notre cérémonie. — Il y assistera cependant, car il me l'a

promis. ” A l’heure fixée, tout le monde prend place dans le nouveau temple. Des fauteuils ont été amenés pour le roi et les ministres protestants. Le Révérend Père entre le dernier avec le Frère Conrad. Il s’avance jusqu’au haut, en saluant gracieusement l’assemblée par maintes inclinations de tête, puis aborde le roi en ces termes : “ Puisque nous sommes tous réunis maintenant, catholiques et protestants, si vous voulez, je commencerai par faire nos offices ; vous ferez les vôtres ensuite .” Le roi, encore cette fois, n’osa pas contredire. Alors le Révérend Père envoie le Frère Conrad chercher de l’eau dans un plat ; puis, la bénissant, il asperge le temple, asperge la foule, asperge le roi et tout son entourage. Ce temple, se disait-il en lui-même, n’est encore pas livré au culte ; on l’a construit à cause de ma lettre. Donc, puisque c’est ma lettre qui en a été l’occasion, je le consacre d’abord à Notre-Seigneur. C’est lui qui en prendra possession le premier. Aussi, se retournant de nouveau vers Sa Majesté : “ Maintenant, dit-il, je vais célébrer la sainte Messe comme nous avons fait dimanche dernier. ” Le roi répondit gracieusement par un petit sourire, tandis que les ministres protestants faisaient la grimace ; les sauvages admiraient toutes ces cérémonies nouvelles pour eux. Ce qui les frappa le plus, ce fut de voir le Père prendre ses ornements sacerdotaux. “ Oh ! comme il doit être riche, disaient-ils, pour mettre tant de beaux habits les uns sur les autres ! ” Enfin le Dieu de l’Eucharistie descendit en vainqueur sur cette terre qui appartenait au démon. Et le Révérend Père, en élevant la sainte hostie, se sentait mille fois plus heureux et plus fier que le brave capitaine faisant flotter son drapeau sur le haut d’une citadelle ennemie qu’il vient de prendre d’assaut.

L’Eglise triomphait et jetait ses racines jusqu’aux derniers confins du monde, accomplissant par là la prophétie de Malachie : *In omni loco offertur nomini meo oblatio munda.*

Après la messe, son âme ardente, rendue plus ardente encore au contact du corps et du sang du Sauveur, se disait à elle-même comme les apôtres : “ *Non possum non loqui.* Je ne puis pas ne pas parler. ” C’est pourquoi il dit au roi : “ Sire, nous avons toujours l’habitude de prêcher quand nous disons la messe. ” Le roi ajouta comme tou-

jours : “ Parfaitement, parfaitement, faites comme chez vous. ” Alors le Révérend Père commença ainsi : “ Vous m’appelez le Pape ; mais certainement je suis le Pape ; ma voix c’est la voix du Pape, c’est la voix de l’Eglise. Mais le Pape, vous ne le connaissez pas. Le Pape, c’est la vérité. Vous autres protestants, vous connaissez Dieu, c’est très bien ; nous le connaissons nous aussi. Vous adorez Notre-Seigneur. Nous l’adorons nous aussi. Vous avez une partie de la vérité, mais vous ne l’avez pas toute. C’est pourquoi, je viens vous apprendre le reste. Ensuite il leur montra une belle image de la très sainte Vierge et leur dit : “ Connaissez-vous cette grande Dame ? Mais cette Dame, c’est votre Mère. C’est la Mère de notre divin Sauveur, c’est la Reine du ciel. „ Puis, prenant la Bible du roi, il chercha tous les passages où il est question de la sainte Vierge : comment elle est saluée par un ange ; comment elle est bénie entre toutes les femmes ; comment toutes les générations devront l’appeler Bienheureuse. Et il continua ainsi : “ Mais votre Bible, c’est un livre sacré qui ne contient que la vérité. Et votre Bible parle de Marie. Donc il faut que vous appreniez à la connaître et à l’aimer. ” Il parla ensuite du Pape, etc., etc. De temps en temps il s’adressait au roi et lui demandait s’il n’avait pas quelque chose à dire. Mais le roi, n’osant pas se lever pour répondre, faisait signe à ses ministres protestants, en leur donnant de petits coups de coude, de se lever et de répondre à sa place. Personne ne bougeait. “ Nous n’avons rien à dire. Tout ce qu’il a dit est conforme à notre Bible. ” Alors le Révérend Père, voulant en arriver à une conclusion pratique, dit au roi : “ Puisque vous êtes tous d’accord à dire que ma religion est bonne, j’aurais une chose à vous demander... Si l’un de vos sujets, je suppose, voulait embrasser ma religion, est-ce que vous y opposeriez ? ” Il fallait bien répondre ; et, comme il voulait toujours faire le gracieux, il promit la liberté à chacun de ses sujets. Le Père profita de cet aveu et le publia hautement, disant que c’était bien le fond de la pensée du roi ; car c’était dans le temple, devant ses ministres et devant tout le peuple qu’il le disait.



Le Prêtre et le Très Saint Sacrement



Souvenons-nous de ce qui se passa, au cours de la solennité triomphale des Rameaux, comme Notre-Seigneur entra à Jérusalem. L'Évangile dit : *Commota est universa civitas, dicens : Quis est hic ?* Cet homme qui vient de franchir le seuil de nos portes sacrées, qui est-il donc ?

Quis est hic ? — Celui qui a pris droit de cité dans la paroisse dont je suis le gardien, qui est-il ? Qui est donc celui qui habite et veille auprès de mon presbytère, sous le toit de mon église ?

A cette question, une émotion indescriptible devrait s'emparer de nos cœurs : *Commota est universa civitas*. Hélas ! peut-être nos cœurs restent-ils froids. L'Évangile a noté que ce jour-là — le jour des Rameaux — c'était le peuple, le pauvre peuple qui répondait avec enthousiasme : *Populi dicebant : Hic est Jesus propheta a Nazareth Galilææ*. L'émotion était dans le cœur du peuple, elle n'était pas dans le cœur des prêtres.

Essayons pourtant de répondre ; — et contentons-nous de la réponse populaire : *Hic est Jesus a Nazareth Galilææ*. C'est Jésus de Nazareth que je retrouve chez moi, sur mon propre sol, au foyer de ma vie. Cette église est encore la terre de l'Évangile, ce tabernacle en est la survivance.

Fait divin de la présence réelle ; — devoir pastoral qui en découle.

— Le Fait divin. —

C'est Jésus de Nazareth, — Même généalogie.

Fils de David. — *Cujus filius est ? Dicunt ei : David* (Matth., XXII, 42.) — Relisez tout ce que Dieu a dit de ce Fils de David, dans les Psaumes, dans les prophètes, dans tout l'Ancien Testament, et appliquez directement ces éclatantes descriptions à Celui qui réside dans le Tabernacle de votre église. C'est bien de celui-là qu'il s'agit. L'héritier de tant de gloire est là.

Excellent exercice de piété que de lire au pied du Tabernacle, dans nos visites au Très Saint Sacrement, les

prophéties messianiques, les passages de l'Ancien Testament qui se rapportent au Messie futur, et d'en faire l'application en détail et mot pour mot, à Celui que nous visitons. Excellent recueil à se faire à travers les Livres saints et qui devrait nous être très familier.

Fils de Dieu. — Ecoutez la voix des anges qui répètent autour de nos Tabernacles la parole de Gabriel à Marie : *Filius Altissimi vocabitur.* (Luc., 1, 32.) — Ecoutez la voix du Père céleste redisant sur le thabor de nos églises la parole du Thabor évangélique : *Hic est Filius meus dilectus.* (Matth., XVII, 5.)

Le Fils de Dieu a voulu recevoir lui-même et en personne, de chaque génération, l'hommage de la louange, la confession de la foi en ses divines origines. Il est venu, il s'est enveloppé d'apparences étrangères, il s'est approché assez près de moi pour que le plus léger murmure de louange puisse monter jusqu'à lui. Ce n'est pas seulement sa grâce que j'y recueille, c'est sa personne que j'y rencontre : *Commota est civitas !*

C'est Jésus de Nazareth. — Même physionomie.

Combien cette divine physionomie fut captivante, aux jours évangéliques, nul ne peut l'exprimer. Avez-vous remarqué comment saint Jean débute dans son Évangile ? A l'époque où il entreprend de l'écrire, il est un vieillard. Que fait ce vieillard ? Il prend son stylet ; il rend hommage en quelques lignes à la divine origine de celui dont il va raconter les merveilles, et puis redescendant à l'humanité par laquelle le Verbe laisse voir ses beautés divines, soudain son cœur tressaille, le passé rayonne sous son regard, l'allégresse des premières rencontres se réveille, et il s'écrie : *Vidimus eum plenum gratiæ et veritatis !* Nous l'avons vu, et il était la plénitude de la grâce et de la vérité.

Rouvrons l'Évangile. Rappelons-nous l'effet produit sur tant d'âmes par son abord, par son contact, par une simple parole, par une rencontre imprévue. Méditons les sentiments exprimés dans ces occasions, les cris d'admiration, les larmes de joie, les acclamations populaires, les sacrifices accomplis sans délai, etc. ; tout ce que cette présence réelle du Verbe incarné produisait de réveil,

d'activité joyeuse, de vie ardente au sein de la génération évangélique, témoin oculaire de son avènement.

Sa rencontre avec Jean-Baptiste : *Tu venis ad me !* (Matth., III 14) ; — avec André : *Ubi habitas ?* (Joan., I, 38) ; — avec Nathanaël : *Tu es Filius Dei, tu es Rex Israel* (Joan., I, 49) ; — avec la Samaritaine : *Venite et videte hominem* (Joan., IV, 29) ; — avec Pierre : *Exi a me, Domine !* (Luc., V, 8) ; — avec le centenier de Capharnaüm : *Domine, non sum dignus* (Matth., VIII, 8) ; — avec Marie-Madeleine : *Lacrymis coepit rigare pedes* (Luc., VII, 38) ; — avec l'aveugle-né : *Tu credis ?* (Joan., IX, 35), etc., etc. Il faudrait reproduire tout l'Évangile, page par page.

Les cœurs sont captivés, les âmes ravies, les volontés subjuguées par tant de douceur, d'affabilité, d'intérêt tendre, de compassion affectueuse. L'attrait est irrésistible ; il est au cœur des foules, au cœur de tous : *Omnes quærunt te.* (Matth., I, 37.) — *Omnes veniunt ad eum.* (Joan., III, 26.)

Relisez, étudiez, méditez, goûtez longuement, délicieusement... et puis revenez ici, au pied de ce Tabernacle ! Recueillez-vous ; écoutez celui qui y réside, vous dire : *Ecce ego vobiscum sum.* Matth., XXVIII, 20.) — C'est bien Lui. Il avait dit : *Iterum videbo vos.* (Joan., XVI, 22.) — Eh bien ! il a tenu sa promesse. C'est Lui : le Christ de la Samaritaine ; le Christ de Nathanaël, le Christ de Siméon, le Christ de la foule enthousiaste ; il est là, avec la même majesté divine, avec les mêmes souveraines amabilités, avec les mêmes attraits captivants. Apparences étrangères, il est vrai, voiles épais, vêtements d'emprunt — le divin sous les haillons — mais réalité vraie, vivante, incontestable.

Les disciples d'Emmaüs, ravis de sa parole et de sa présence, le suppliaient d'en prolonger d'un soir les joies et les lumières : *Mane nobiscum.* (Luc., XXIV, 9.) — Et il a répondu non pas pour un soir, mais pour tous les siècles. Il n'est pas absent ; il est là. Il y était quand j'y suis venu ; il m'y attendait, il me préparait les cœurs ; il y sera encore quand j'aurai disparu. Ma vie s'écoule sous son regard.

Ah ! quel beau et bon manuel de visites au Saint Sacrement que l'Évangile ! Se familiariser pieusement et

parfaitement avec les mystères de la vie mortelle de Jésus, et puis, par une claire vue de foi, retrouver ces souvenirs vivants là dans ce Tabernacle, sous ces espèces eucharistiques, quelle vie ! Ne serait-ce pas le ciel sur la terre ? N'est-il pas vrai qu'il y a là une conquête de foi à faire, digne de tous nos efforts et de nos plus ardentes prières, comme de nos sacrifices les plus généreux ?

NOS DEFUNTS

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort du Rev. H. G. Traher, pasteur de l'Église Ste-Marie de London.

Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de donner le résumé d'une vie si sainte et si féconde, et dont nous avons sous les yeux le plus bel éloge.

Nous nous contenterons de dire que, depuis trois ans, que ce confrère fait partie de l'Association, son zèle et sa fidélité ont toujours été sans reproche, allant même souvent au-delà de ce que demande notre règle.

“ Nous perdons en lui, dit son Directeur diocésain, un des plus zélés apôtres de l'Œuvre.”

Nous le recommandons aux prière de tous.

Recommandations aux Prières.

Des pécheurs. — Des grâces de santé. — Des ménages désunis. — Des vocations. — Des défunts. — Les congrégations religieuses de France, — Un Confrère menacé de perdre la vue. — Le succès dans diverses entreprises. — Des examens. — Des voyages. — La mère d'un de nos Confrères, malade. — Des grâces d'emploi. — Un Confrère recommande un mal de genoux, qui menace sa vie. — Des difficultés paroissiales. — Les grâces de persévérance, de sanctification. — Toutes les intentions de nos Confrères, et toutes celles recommandées précédemment.

COTISATIONS RECUES PENDANT LE MOIS DERNIER.

Nos. 403 : \$1.00 — 563 : \$1.00 — 668 : \$1.00 — 1455 : \$1.50 —
1664 : \$2.00 — 1817 : \$1.00 — 1890 : \$1.00 — 1897 : \$0.50.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.

Lettre de S. Em. le Cardinal Perraud

ÉVÊQUE D'AUTUN

SUR L'ŒUVRE DES PRÊTRES-ADORATEURS

Autun, le saint jour de Noël,
Dimanche 25 décembre 1837.

MON RÉVÉREND PÈRE.

On demande souvent aux Evêques, juges et gardiens de la foi, de se porter garants de la valeur d'un livre, en écrivant à l'auteur une lettre qui lui permette de se présenter avec confiance au public.

Cette précaution se comprend quand il s'agit d'œuvres qui n'ont pas encore conquis droit de cité parmi les catholiques. Elles le reçoivent du patronage sous lequel elles sont placées, et qui leur gagne la sympathie des fidèles.

Vous avez sollicité de moi, mon Révérend Père, quelque chose de semblable en faveur de la pieuse Association dont vous êtes le zélé Directeur, et qui se greffe sur la famille religieuse à laquelle vous appartenez.

J'aurais très légitimement pu vous répondre qu'il est superflu de recommander une entreprise qui porte avec elle les meilleurs titres de recommandation et dont l'excellence ne peut faire doute pour personne.

N'en est-il pas ainsi de la Confraternité des Prêtres-Adorateurs du Très Saint Sacrement ? Et ne suffit-il pas de signaler son existence aux membres du Clergé pour être assuré de trouver dans leurs rangs de nombreuses adhésions ?

Je ne saurais cependant me refuser à dire quelques-uns des motifs au nom desquels j'ai été heureux de la faire connaître aux prêtres du diocèse d'Autun pendant nos retraites ecclésiastiques du mois de septembre.

Les prêtres qui s'inscrivent dans cette Association prennent l'engagement de passer chaque semaine, au jour qui leur convient le mieux, *une heure de suite* en adoration devant le Très Saint Sacrement.

A première vue, cette pratique paraît être peu de chose, et on se demande s'il vaut la peine d'en faire l'objet d'une association spéciale. Mais, en réfléchissant un peu, on ne tarde pas à comprendre que cette visite de chaque semaine, pendant une heure continue, peut aisément devenir, dans la vie d'un bon prêtre, le grain de sénévé qui grandit rapidement et étend bientôt de toutes parts ses rameaux et ses fruits.

D'abord, la fidélité à s'acquitter de cette heure d'adoration n'est-elle pas la garantie de l'exactitude avec laquelle on fera chaque jour la visite au Saint Sacrement, du moins dans les limites de temps consacrées par les pieux usages de nos séminaires ?

Je suis même persuadé que beaucoup d'associés, après avoir apprécié les joies et les avantages de l'heure intégrale d'adoration, trouveront bien courtes les visites d'un quart d'heure assignées aux

autres jours de la semaine. S'ils ne peuvent pas toujours, à cause des occupations du saint ministère, prolonger la durée de ces visites, ils s'ingénieront à les multiplier ; ils sentiront le besoin, ils prendront l'habitude de profiter de certains moments libres pour aller se présenter de nouveau, ne fût-ce que pendant quelques minutes, à l'Hôte divin du Tabernacle, afin de le saluer et de lui recommander d'une façon plus immédiate tel travail, telle démarche, telle préoccupation du labeur pastoral. Ne raconte-t-on pas de saint Thomas d'Aquin que lorsque, malgré son puissant génie, il était embarrassé de trouver la solution de certaines difficultés théologiques, il se rendait à l'église, s'adressait à Notre-Seigneur présent dans le Très Saint Sacrement, et implorait humblement de lui la lumière désirée ? N'est-ce pas encore saint Vincent de Paul qui allait traiter directement avec Jésus-Christ, caché sous les voiles eucharistiques, les multiples détails de ses créations charitables ?

Est-il nécessaire de faire remarquer que, par elle-même, la pratique de l'heure d'adoration est **un des meilleurs préservatifs contre la négligence à s'acquitter du devoir de l'oraison mentale**, cet exercice fondamental sans lequel il ne saurait y avoir ni vraie piété, ni solide vertu ? En effet, il est moralement impossible qu'après avoir passé une heure entière devant le Saint Sacrement à tel ou tel jour de la semaine, un prêtre manque les six autres jours à un point essentiel du règlement de toute vie sacerdotale. **A elle toute seule, l'heure d'adoration est un compendium de discipline et de régularité ecclésiastiques**, et on peut lui appliquer ce qui est dit de la Sagesse : *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa 1.*"

Ne pourrait-on pas assimiler l'heure d'adoration à une *petite retraite hebdomadaire* renouvelant et conservant les fruits de la retraite du mois et, par conséquent, de cette préparation à la mort qui doit être la préoccupation constante de tout chrétien sérieux, et à plus forte raison de tout prêtre digne de sa sublime vocation ?

Mais, jusqu'à présent, je n'ai, pour ainsi dire, envisagé cet exercice que dans ses relations avec les autres pratiques de piété sacerdotale. Il est temps de l'étudier en lui-même et dans sa valeur intrinsèque.

J'essaierai de le faire en exposant les réflexions qui m'ont été suggérées par ce texte des Livres sapientiaux : " La profondeur, " la vraie profondeur demande l'Ecclésiaste, où la trouve-t-on ? " *Alta profunditas quis inveniet eam 2 ?* "

N'est-il pas vrai que trop souvent, après avoir lu tel ou tel livre de spiritualité ou entendu tel ou tel sermon, on est obligé de constater que le sujet n'a pas été suffisamment creusé ? Voilà pourquoi beaucoup d'écrits ou de discours ne produisent que des impressions superficielles ou passagères. Elles ont pu, suivant leur nature, procurer un instant d'éblouissement à l'esprit ou d'émotion au cœur. Mais demain, elles seront à moitié effacées, et totalement oubliées après-demain. Les pensées qui les ont provoquées ne jaillissaient pas de ces sources intimes de l'âme auxquelles seule peut faire pénétrer une méditation approfondie.

A cet égard, et je suis là pleinement dans notre sujet, **c'est tout autre chose d'aller passer devant le Saint Sacrement quatre quarts d'heure séparés les uns des autres**

par des études, des affaires, des préoccupations, si légitimes soient-elles, **ou bien de les réunir sans solution de continuité pour en faire une heure non interrompue** durant laquelle les pensées, les affections, les désirs, les résolutions peuvent, sous l'action de la présence immédiate de Jésus-Christ, se concentrer sur un seul point et pénétrer l'âme jusque dans ses dernières profondeurs. Ne serait-ce pas là un des sens de cette parole de saint Paul : "*Quæ Dei sunt, nemo cognovit, nisi Spiritus Dei...? Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei 1.*"

Je serais bien surpris, je l'avoue, si, le jour où il aura passé son heure entière devant le Saint Sacrement, le prêtre, qui sera ensuite appelé soit à monter en chaire, soit à entendre des confessions, soit à visiter des malades ou des mourants, ne trahissait pas, comme malgré lui, le secret d'une plus grande intimité avec Jésus-Christ par des accents plus persuasifs, par une charité plus communicative, par une action plus décisive et plus durable sur les âmes.

S'il en est ainsi, quel prêtre, désireux d'exercer un ministère fécond, utile, vraiment régénérateur et sanctifiant, ne voudrait pas faire l'essai d'un moyen que sa facilité rend universellement accessible ?

Mais, n'y a-t-il pas des vies sacerdotales qui sont dévorées par la multiplicité des occupations les plus impérieuses ? Dans ces journées qui se dépensent presque sans interruption au service du prochain, où trouver cette heure intégrale durant laquelle on sera sûr de n'être pas dérangé et où l'on pourra, sans manquer à aucun devoir d'état, se procurer le bienfait de ce long temps de recueillement, de silence, de prière, et se plonger à loisir dans les abîmes du mystère eucharistique ?

Cependant, n'est-il pas d'expérience que plus on est obligé de se donner aux autres, plus il est nécessaire de se reprendre, et, pour parler comme Notre-Seigneur, de se refaire ou d'être refait, *Ego reficiam vos 2*, afin de pouvoir suffire sans déchet aux nécessités du travail apostolique ? Autrement, même avec les meilleures intentions inspirées par un zèle vraiment surnaturel, on court risque "*de se vider*," suivant l'énergique métaphore dont le réalisme presque intraduisible a pour auteur l'Esprit-Saint lui-même, *in vita sua projecit intima sua 3*.

Plus un prêtre est appliqué au service de l'Eglise et des âmes, plus il a besoin des grâces de recollection et de recueillement attachées à cette heure d'adoration.

Vous me montrez la distribution de vos journées, et vous n'avez pas de peine à me persuader que depuis votre action de grâces, après la sainte Messe, jusqu'au soir, vous ne pouvez disposer que de quelques bribes de temps fort décousues, et tout au plus, le bréviaire ayant été convenablement récité, vous ménager le quart d'heure indispensable pour la visite de l'après-midi au Saint Sacrement.

Je suis convaincu : je ne discute pas. Mais je vous dis sans hésiter : Ayez un jour de la semaine où vous vous lèverez une heure plus tôt. Cette heure, vous irez la passer devant le Saint Sacrement, et vous pourrez très bien l'employer à faire votre oraison. Je vous le garantis : votre travail de tout le reste de la

1 Sap., VII, II. — 2 Eccl., VII, 25.

2 I Cor., II, 10, 11. — 3 Matth., VI, 28, — 3 Eccl., X, 10.

1 Luc., II, 15, — 2 Luc., II, 20.

journée, je pourrais même dire du reste de la semaine, se ressentira de cette heure bienheureuse ; **à cause d'elle, vous ferez plus de choses et vous les ferez mieux.**

J'écris ces pages au soir de la grande journée de Noël. Je les veux finir en rendant compte très simplement d'une impression que j'ai reçue moi-même ce matin, pendant une heure passée devant le Saint Saint Sacrement, avant les offices pontificaux de la cathédrale.

Je pensais aux bergers dont parle saint Luc et à la visite qu'ils avaient faite au divin Enfant de la crèche. " Allons jusqu'à Bethléem," s'étaient-ils dit les uns aux autres. *Pastores loquebantur ad invicem : Transeamus usque Bethleem* 1. — Bethléem, c'est la maison du pain. Notre Bethléem, à nous, pasteurs des âmes, c'est essentiellement le Tabernacle eucharistique.

Avertis par les chants des anges, les bergers de Judée se rendent avec empressement auprès du nouveau-né : *Et venerunt festinantes*. Saint Luc ne nous dit pas combien de temps ils y sont demeurés. Mais il est bien permis de penser qu'une heure entière passée par eux, en compagnie de la sainte Vierge et de saint Joseph, à contempler dans son pauvre berceau le Rédempteur du monde, à lui présenter leurs hommages, et à s'offrir à Lui, ne leur a paru trop longue.

Cependant, ils ont dû s'en aller, retourner à la garde de leurs troupeaux, revenir aux occupations et aux devoirs ordinaires de la vie. Mais ils avaient l'âme si remplie de tout ce qu'ils avaient vu et entendu qu'ils ne se lassaient pas de louer Dieu, et ils furent ainsi les premiers Apôtres de la bonne nouvelle.

Et reversi sunt pastores, glorificantes et laudantes Deum in omnibus que audierant et viderant 2.

Je souhaite à tous mes frères dans le sacerdoce, je me souhaite à moi-même cette plénitude de foi, de conviction, de charité, de zèle qui sera pour nous le fruit béni de *nos visites d'une heure à Jésus dans le Saint Sacrement* : plénitude qui débordera ensuite sur toutes les âmes avec lesquelles notre ministère nous mettra en relation, sur toutes les œuvres confiées à notre sollicitude.

Avec vous, mon Révérend Père, et avec votre famille religieuse, avec tous les membres de cette Association des Prêtres-Adorateurs que Sa Sainteté le Pape Léon XIII a canoniquement érigée et enrichie de précieuses indulgences, je dis de toute mon âme :

Loué et adoré soit à jamais Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement de l'autel'

† ADOLPHE-LOUIS

Evêque d'Autun, Chalons et Mâcon.

